

je me suis conduit, l'été dernier, envers elle : comme un fat, et, qui pis est un fat méchant... Eh bien ! quand je lui ai fait demander la permission de lui présenter ma femme...

—*Votre femme ! interrompit notre héros en tressaillant : quod, Monsieur ! vous êtes marié ?...*

—*Depuis trois mois, avec cette jolie brune que vous voyez là-bas, en robe de crêpe rose : un pantif superbe, un des plus beaux noms de la Touraine, cinq cent mille francs, et pas de belle-mère... Mais, grand Dieu ! qu'avez-vous ? ce trouble... cette joie... Je devine : quoi ! mon pauvre ami, vous étiez jaloux !... Ah ! vous l'aimez donc bien ?*

—*Comme un fou, un malheureux fou...*

—*Oui, je ne crains, c'est une folie et un malheur ; mais puisque nous en sommes aux confidences, laissez-moi vous interroger encore, et soyez sûr qu'autant mes questions étaient impertinentes l'an dernier, autant elles seront affectueuses aujourd'hui. Qui croyez-vous être ? Que savez-vous de votre naissance, de votre position en ce monde ?*

—*Bien peu de chose : je crois que je suis né de parents français dans un village d'Allemagne, près d'Iéna. J'ai été élevé chez ma nourrice jusqu'à l'âge de sept ou huit ans. Un peu après les événements de 1815, je vis arriver un homme d'un aspect sévère et froid, ayant l'air et la tenue militaires : il me regarda quelques instants avec émotion ; mais il reprit aussitôt la physionomie triste et sombre qui paraissait lui être habituelle. Il causa avec ma nourrice, la paya généreusement, et m'emmena malgré ses larmes et les miennes. Il me mit au collège d'Iéna, sous le nom que je porte aujourd'hui. J'y restai huit ans et j'y fis des études*

brillantes. J'achevais ma philosophie, lorsqu'un jour le même homme revint ; il était horriblement changé, vieilli. Il me dit que, pour que mon éducation fût complète, j'allais voyager quatre ans, parcourir l'Europe, voir l'Orient et revenir par l'Égypte. Il me traça mon itinéraire avec une lucidité, une précision et parfois une beauté de langage qui me dominaient. Quoique j'eusse alors seize ans, je me sentais un enfant devant cet homme, tant il y avait en lui de sévérité et de grandeur. Je partais, je voyageai, et mille impressions nouvelles m'étourdiraient sur ma destinée. La quatrième année, j'étais à Smyrne. Le banquier chez qui j'allai pour toucher le montant d'une des traites que l'homme mystérieux m'avait données à mon départ, me remit en même temps une lettre qui contenait ces mots : "Revenez, je suis bien mal, et je voudrais vous revoir avant de mourir." Je ne perdís pas un moment ; mais, si prompt que fût mon retour, j'arrivai trop tard ; cet homme était mort sans que personne pût me dire qui il était. Chez ma nourrice, à l'Université, et à la paroisse où le décès avait été déclaré, on me l'avait connu que sous le nom du capitaine Charles. Une vieille femme qui l'avait servi dans les derniers temps, et que je parvins à dénicher dans une des plus sombres rues de la ville, me remit de sa part cette bague antique que vous voyez à mon doigt en me recommandant, en son nom, de la porter toujours. Je la pressai de questions ; je ne pus rien en obtenir de plus. Depuis ce moment, il y a trois ans de cela, je ne sais trop que faire de ma triste personne ; j'ai passé presque tout mon temps à Paris, où j'ai terminé à la française mon éducation allemande ; ce qui ne me rend, je le crains, ni plus spirituel ni plus raisonnable...

—*Et dans vos deux rencontres avec*